

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 43 (1898)  
**Heft:** 1

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Enfin des expériences, dont on ne connaît pas bien le fin mot, mais qui semblent destinées à préparer la réadoption de la mitrailleuse ou « canon d'infanterie », ont été dirigées par le général de Négrier.

En résumé, l'année n'a rien produit de bien saillant ; mais elle a été tout de même remplie et occupée. Peut-être s'est-on un peu agité dans le vide ; mais, en tous cas, on n'est pas resté inactif. Et, pour les armées comme pour les individus, rien n'est pire que l'inaction : l'oisiveté est la mère de tous les vices.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Commandant PICARD. *La nouvelle tactique allemande d'après les dernières grandes manœuvres et une critique allemande des grandes manœuvres françaises*. Vol. gr. in-8<sup>o</sup>, avec cartes hors texte. — Paris, Henri Charles-Lavauzelle, éditeur.

Il s'agit des grandes manœuvres allemandes d'armée de 1896, dirigées par l'empereur Guillaume II et dont le théâtre était la Silésie, entre Breslau et Bautzen. D'après l'auteur, ces manœuvres devaient servir à expérimenter les nouvelles méthodes de guerre allemandes, au moins sur quelques points particuliers, tels que : le fonctionnement des états-majors d'armée ; le développement complet des déploiements, des phases successives de l'action et des attaques ; l'utilisation des bois ; l'emploi des vélocipédistes ; la fortification du champ de bataille et d'autres encore.

Les forces en présence étaient deux armées à deux corps et une division de cavalerie, savoir : une *Armée de l'Est*, placée sous le commandement du général de Waldersee, et une *Armée de l'Ouest*, commandée par le prince Georges de Saxe.

La situation de guerre était la suivante : Breslau est investi par le parti Est ; deux armées de l'Ouest s'avancent sur cette ville pour la débloquer, une réunie en Saxe (celle du prince Georges), une autre réunie en Brandebourg (supposée). Une armée Est (général de Waldersee), a pour mission de repousser d'abord l'armée de Saxe, ensuite celle du Brandebourg.

Enfin l'hypothèse particulière donnée à chaque parti impliquait pour eux une tactique nettement offensive.

Les manœuvres ont compris cinq journées consécutives, du 8 au 12 septembre, marquées chacune par une bataille. Dans la quatrième journée, l'empereur Guillaume II commandait en personne l'armée Est.

Il n'entre pas dans le plan de ce compte rendu bibliographique d'analyser en détail la critique du commandant Picard, mais il nous a paru

qu'il serait intéressant pour les lecteurs de la *Revue militaire suisse* de relever les constatations qu'il a faites au cours d'une investigation minutieuse, sur un certain nombre au moins de points qu'il s'était proposé d'élucider.

*Infanterie.* La formation de combat de l'infanterie allemande débute, à grande distance, par un faible déploiement de tirailleurs; ceux-ci jouent le rôle d'éclaireurs et se comportent comme des patrouilles; ce premier déploiement exécuté déjà en l'absence de renseignements très précis sur l'ennemi, n'a pas pour but essentiel le combat de feux, mais d'éviter une surprise.

Derrière cette mince ligne et sur les flancs, des officiers, munis de jumelles, observent avec le plus grand soin et fournissent les rapports sur le dispositif adopté par l'ennemi.

La cavalerie divisionnaire protège cette reconnaissance et y concourt.

En terrain ouvert, le premier déploiement s'exécute entre 1500 et 1200 mètres par une fraction des compagnies; les soutiens marchent derrière les ailes des compagnies dans une formation appropriée au terrain et aux circonstances, généralement en ligne, et cherchent à se rapprocher à environ 200 mètres de la ligne des tirailleurs.

A 800 mètres, les compagnies de première ligne sont entièrement déployées.

Le renforcement des tirailleurs se fait toujours au pas gymnastique.

Le genre de feu employé est le feu de tirailleurs.

L'infanterie tire déjà au delà de 800 mètres, mais alors généralement avec deux hausses espacées de 100 mètres.

Le chef de peloton garde avec lui deux ou trois bons estimateurs des distances, qui le renseignent et attirent son attention sur ce qui se passe du côté de l'ennemi.

Les soldats sont exercés à tirer même si la direction du feu vient à faire défaut, et alors ils augmentent l'intensité de leur feu pendant ces mouvements de l'ennemi et reprennent le feu lent dès qu'il s'est terré dans des abris.

Sous le feu de l'artillerie, le bataillon s'avance en ligne de colonnes de compagnie et en ligne si le terrain est découvert; mais dès que le bataillon atteint un endroit couvert, les compagnies en ligne se reforment en colonne.

Pour franchir les obstacles, haies, etc., et pour traverser les bois, on forme autant de colonnes qu'il y a de sections.

Dès qu'on fait halte, les hommes se jettent à terre au commandement; ce mouvement se fait avec une instantanéité parfaite, en vue d'échapper rapidement à l'action du feu.

Les compagnies de réserve de la première ligne sont presque toujours en ligne.

Les bataillons de deuxième ligne se forment, suivant le cas, en colonne double, en ligne de colonnes de compagnies, ou en ligne. Ils marchent généralement à 400 mètres derrière la première ligne.

A 500 mètres, les bataillons de première ligne sont en entier déployés en tirailleurs.

A moins de 1000 mètres, les troupes en stationnement se mettent toujours à terre et on utilise les moindres obstacles du sol.

La distance de tir considérée comme décisive est celle de 400 mètres et il faut y avoir obtenu la supériorité du feu pour pouvoir entreprendre l'assaut.

Les réserves destinées à donner à la ligne de tirailleurs la poussée nécessaire pour l'entraîner à l'assaut arrivent à rangs serrés et habituellement en ligne sur deux rangs.

On coordonne l'action des bataillons combattant côte à côte en donnant à chacun d'eux son objectif, mais on ne recherche jamais entre eux l'alignement.

C'est par le feu que le combat de l'infanterie doit se décider; son sort est donc absolument subordonné à l'efficacité du tir. A cet égard, on tient tout spécialement compte de la bonne utilisation du terrain, tant pour augmenter l'effet de son propre tir que pour éviter les effets du tir de l'ennemi. Par exemple, si des troupes sont momentanément stationnaires, on estime qu'elles subiront moins de pertes sur une pente du côté de l'ennemi que sur la contre-pente où l'espace dangereux s'allonge considérablement.

On recommande à la ligne de tirailleurs de marcher d'une manière ininterrompue jusqu'à 600 mètres et sans tirer, estimant que dans la marche par bonds alternant avec les feux, plus on avance, plus il est difficile de remettre les tirailleurs en mouvement.

On cherche dans le tir l'effet décisif qui n'est obtenu que si l'on est assez rapproché de l'ennemi pour que celui-ci soit sûrement atteint; partant de ce principe, on accorde peu de confiance aux feux à grande distance.

Cette tendance à marcher « même dans les circonstances les plus défavorables », sans arrêt jusque vers 600 mètres a aussi pour but d'économiser les cartouches pour la période décisive du tir.

Quant au genre de feu, les Allemands sont entièrement opposés à l'emploi des salves.

*Cavalerie.* C'est l'arme qui remplit le plus les préoccupations du commandant Picard; il n'est pas une des cinq journées de manœuvres dans laquelle elle n'occupe une large place dans ses réflexions.

On sait qu'en Allemagne la cavalerie n'est pas organisée d'une manière permanente en division, sauf la garde et la division saxonne, comme cela a lieu en France; l'auteur conclut qu'en cela les Français ont un grand avantage sur les Allemands, l'organisation dans le temps de paix des divi-

sions de cavalerie permettant de les exercer au rôle qu'elles auront à jouer en temps de guerre et surtout de donner à ses chefs l'habitude du commandement.

La première journée de manœuvres donne au commandant Picard l'occasion de constater les tendances divergentes existant en Allemagne, quant au mode d'emploi de la cavalerie. Cela se constate d'après les ordres qu'elle reçoit pour le 8 septembre dans les deux armées. Le général de Waldersee donne à sa cavalerie une tâche étroite, lui fixe le point à atteindre, l'immobilise sur un cours d'eau et va jusqu'à lui prescrire les mesures de détail à prendre pour accomplir sa mission. Le prince Georges de Saxe fixe à la sienne le but à atteindre, la zone à explorer et les directions principales à reconnaître et abandonne à son chef le choix des moyens.

Le commandant Picard constate aussi la répugnance de la cavalerie à engager le combat contre la cavalerie; il relève diverses occasions où le combat à cheval était indiqué et où la cavalerie a renoncé à l'employer; en sorte que les engagements de cavalerie contre cavalerie furent rares pendant ces manœuvres. Il attribue ce fait non pas à une répugnance de la cavalerie à ce genre de combat qu'elle devrait particulièrement affectionner, ni même à une diminution de son esprit offensif, mais plutôt à un mot d'ordre, aux instructions prescrivant à la cavalerie de ne rechercher le combat que quand il est indispensable à l'accomplissement de sa mission, et non pas pour le combat lui-même, comme cela lui arrivait souvent auparavant.

Une attaque de la cavalerie ouest le troisième jour des manœuvres, pour dégager une division d'infanterie qui pliait sous l'attaque adverse, donne à l'auteur l'occasion de reprendre et de discuter la valeur de l'intervention de la cavalerie dans la bataille, et il arrive à cette conclusion que la cavalerie aura encore, dans l'avenir, l'occasion et l'obligation d'intervenir dans la bataille. « Quand le canon aura fait brèche dans les bataillons; quand la mitraille et la mousqueterie les auront mutilés; quand les débris flotteront incertains, cherchant un abri contre la tempête; quand, après un échec, l'infanterie décimée tournera les talons pour se reformer en arrière; quand, fondues au brasier, les colonnes éparses ruisselleront des hauteurs dans la plaine, fuyant sous l'ouragan des projectiles, le torrent des cavaliers, lancés à la charge, n'aura-t-il pas le droit de prétendre, comme autrefois, assurer la victoire en jetant son épée dans la balance. »

La cavalerie a souvent été employée à prolonger l'aile marchante d'une armée, en vue d'accentuer le mouvement d'enveloppement de l'ennemi, tâche à laquelle sa vitesse et l'appui des canons qui l'accompagnent la rendent tout particulièrement propre.

*Artillerie.* Trois principes règlent en Allemagne l'emploi de l'artillerie: Supériorité numérique dès le commencement de l'action; — Etablissement

des batteries à une distance telle que leur appui ne manque jamais à l'infanterie ; — Ouverture du feu par surprise.

En application de ces principes, l'artillerie a toujours été employée en grandes masses ; elle s'approchait sans trop se préoccuper du défilement, mue par l'idée d'agir plus que par celle de se couvrir. Dans toutes circonstances la considération du but à atteindre primant les autres, l'artillerie préférait le tir direct au tir indirect, recherchant d'abord l'effet maximum, la sécurité des pièces et du personnel ensuite ; elle ne cesse pas d'être une arme auxiliaire subordonnée à l'infanterie, mais c'est elle qui ouvre à cette dernière le chemin pour l'attaque.

Tandis que, récemment encore, on mettait une grande partie de l'artillerie à l'avant-garde, on constate une tendance à la lui retirer, pour restreindre le rôle de l'avant-garde et aussi pour que l'artillerie n'entre en action que lorsqu'elle est en grandes masses. On préfère, dans certains cas, retarder l'ouverture du feu de l'artillerie, en attendant qu'on ait pu constituer une batterie assez puissante.

Mais si l'artillerie, dans les colonnes, n'est pas tenue à l'avant-garde, il est de règle que dès que l'ennemi a été reconnu, l'artillerie prend les devants pour engager la lutte le plus tôt possible et pour former la charpente de l'ordre de bataille.

Dans le dispositif de marche adopté pour le troisième jour des manœuvres, on constate avec étonnement, ce qui est une contradiction du principe admis en Allemagne, que le commandant de l'armée de l'est répartit les artilleries de corps par groupe à chacune des divisions et avec les soldes de ces artilleries forme sa réserve.

Il est vrai que, dans le cours de la bataille, il est amené à ressouder les tronçons épars et à constituer des batteries de masse.

*Bicyclistes.* On a employé les bicyclistes non seulement pour la transmission des ordres, mais encore pour concourir au service d'exploration et constituer des détachements de combat.

Ainsi, les divisions de cavalerie des deux armées étaient accompagnées de détachements de vélocipédistes. La cavalerie de l'armée ouest avait avec elle 30 pionniers montés à bicyclettes ; la cavalerie de l'armée est avait également avec elle un détachement de vélocipédistes.

Dans la première journée des manœuvres, un officier monté à bicyclette envoyé en reconnaissance par le VI<sup>e</sup> corps (armée est) avait reçu l'ordre de pénétrer le plus avant possible. C'est lui qui rapporta les renseignements les plus précis ; il avait pénétré jusque sur les derrières de l'ennemi et parcouru 170 kilomètres à travers des terrains très accidentés

Plusieurs fois la cavalerie fut repoussée par le feu de détachements de cyclistes ; le deuxième jour des manœuvres, le détachement des pionniers de l'armée ouest, placé en embuscade à la lisière d'un bois, aurait obtenu un succès marqué contre la cavalerie est. Le détachement de bicyclistes

est aurait également fort bien rempli sa tâche en couvrant la retraite de sa cavalerie.

Le quatrième jour des manœuvres, l'armée ouest fut commandée par l'empereur Guillaume II en personne; le commandant Picard pense qu'on peut considérer les dispositions prises par l'empereur comme un exemple classique de la nouvelle tactique allemande, offert par lui à ses généraux; il vaut donc la peine de les retracer rapidement.

L'armée impériale est couverte par le « Löbauer-Wasser »; l'aile droite, aile défensive, est formée par une division; le terrain, déjà naturellement fort, a été renforcé: tranchées pour tirailleurs, emplacements de pièces. Les positions ne sont pas occupées dès le début, mais les troupes se tiennent prêtes à y entrer.

Les trois autres divisions forment l'aile gauche, ou aile offensive; deux régiments forment la réserve derrière l'aile gauche; la cavalerie qui se trouvait derrière le centre gagnera l'extrême aile gauche qu'elle prolongera et devancera pour chercher à envelopper l'aile droite ennemie.

Les communications entre les divers éléments de ce front de plus de 9 kilomètres sont assurées au moyen de relais vélocipédiques placés de 2 en 2 kilomètres.

L'action se développe conformément au plan que s'est tracé l'empereur; toutefois, la division chargée de l'aile défensive ne se crut pas tenue à la passivité, et voyant la possibilité de s'emparer des points situés en avant de son front, elle prit nettement l'offensive et s'en empara, avant même que les progrès de l'aile offensive fussent bien accentués, facilitant ainsi sa tâche.

Comme bien on pense le succès resta à l'empereur.

Notons enfin, d'après le commandant Picard, ce qu'il observe du rôle nouveau assigné aux avant-gardes.

On retire à l'avant-garde une grande partie de son initiative; on la réduit à un simple organe de sûreté; elle « n'ouvre plus la porte du champ de bataille »; elle doit se borner à reconnaître l'ennemi, à le tâter et à couvrir le déploiement. C'est en raison de ce rôle réduit qu'on ne donne plus à l'avant-garde de l'artillerie.

Est-ce le souvenir de ce qui s'est passé à plusieurs reprises dans la campagne de 1870, où l'initiative des commandants d'avant-gardes engagea des batailles qui n'avaient pas été prévues et força la main au commandement en chef? C'est possible. Car ils conviennent que, bien que ces batailles leur aient été favorables, cette initiative hardie aurait pu avoir les plus funestes conséquences.

L'idée dominante est donc que le combat de l'avant-garde doit être conduit avec la plus grande prudence, afin de ne pas faire dévier les intentions du commandement.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir analysé à fond l'ouvrage du

commandant Picard, ni d'en avoir extrait tout ce qu'il renferme de renseignements intéressants. Nous renvoyons les lecteurs, curieux de connaître plus à fond cette consciencieuse « critique » des manœuvres allemandes de 1896, à l'ouvrage lui-même. N.

---

## ACTES OFFICIELS

---

### **Loi fédérale concernant la création d'une compagnie pour le service des ballons.**

(Du 14 décembre 1897.)

*L'Assemblée fédérale de la Confédération suisse,*

Vu le message du Conseil fédéral du 24 mai 1897,

Décrète :

1. Il est créé une compagnie d'aérostiers qui relève de l'arme du génie.
2. La compagnie d'aérostiers est destinée au service d'un ballon captif et de son parc. Elle est formée conformément aux données des tableaux ci-après.  
Toutefois, le Conseil fédéral demeurera libre d'apporter, dans le cadre du budget, les modifications d'organisation qui lui paraîtront nécessaires après expériences faites.
3. Les hommes de la compagnie d'aérostiers qui passent en landwehr restent affectés à cette compagnie pour le service du dépôt et du complément.
4. Les prescriptions en vigueur actuellement pour l'arme du génie seront appliquées à l'instruction de la compagnie d'aérostiers.
5. Formule d'exécution.

#### EFFECTIF D'UNE COMPAGNIE D'AÉROSTIERS.

##### a) *Section mobile.*

	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Chevaux de selle.
Capitaine, chef de la compagnie . . .	1	—	1
Premiers-lieutenants ou lieutenants . . .	2	—	2
Sergent-major . . . . .	—	1	1
Sergents. . . . .	—	3	—
Soldats aérostiers . . . . .	—	25	—
Maréchal des logis du train. . . . .	—	1	1
Brigadiers du train. . . . .	—	2	2
Soldats du train . . . . .	—	27	—
Trompette . . . . .	—	1	1
Infirmier. . . . .	—	1	—
	3	61	8